

SERGE BOUCHARD

en collaboration avec
Marie-Christine Lévesque

MARIA CHAPDELAIN LE PÈRE CHOPIN LA FORTERESSE UN HOMME ET SON PÉCHÉ LE GROS BILL LES LUMIÈRES DE MA VILLE LA PETITE AUBRE L'ENFANT
MARTYRE SÉRAPHIN LE ROSSIGNOL ET LES CLOCHES CŒUR DE MAMAN TIT-COQ LES BONS DÉBARRAS LE FOU DE BASSAN SEUL OU AVEC D'AUTRES À
TOUT PRENDRE LE CHAT DANS LE SAC ENTRE LA MER ET L'EAU DOUCE POUSSIÈRE SUR LA VILLE LA CHAMBRE BLANCHE MON ONCLE ANTOINE O.K.
LALIBERTÉ NÔ LES BÛCHERONS DE LA MANOUANE KAMOURASKA LE DERNIER HAVRE LES FOUS DE BASSAN CAP TOURMENTE YES SIR! MADAME
LES BRÛLÉS POUR LA SUITE DU MONDE LES SMATTES LE TEMPS D'UNE CHASSE BULLDOZER UN ZOO LA NUIT CAMION LES FESTIN DES MORTS ENTRE LA
MER ET L'EAU DOUCE LE TONNERRE ROUGE POUR LA SUITE DU MONDE TIENS-TOI BIEN APRÈS LES BRÛLÉS À PAPA J'AI MON VOYAGE! Y A TOUJOURS
MOYEN DE MOYENNER! LES AVENTURES D'UNE JEUNE VEUVE LE ORDRE TIT-COQ DOUGAS UNE AMIE D'ENFANCE ELVIS GRATON, KING DES KINGS
DEUX FEMMES EN OR VALÉRIE L'INITIATION ELVIS GRATON, LE KING DE KINGS LE DÉCHIFFRE L'EMPIRE AMÉRICAIN TI-MINE, BERNARDIS LA GANG
LE GRAND ROCK BAR SALON GINA LES BONS DÉBARRAS LA FEMME DE L'HÔTEL ROJEANNE PADOVANI BINGO LA TÊTE DE NORMANDE ST-ONGE LA CUISINE
ROUGE L'HOMME À TOUT FAIRE LUCIEN BROUILLARD LE CURE DE VILAGE LES MAINS NETTES VALÉRIE DEUX FEMMES EN OR L'INITIATION WOW! LES
MÂLES LES CHATS BOTTÉS LA VRAIE NATURE DE BERNADETTE LES BEAUX DIMANCHES PARTIS POUR LA GLOIRE LES PLOUFFE BEING AT HOME WITH
CLAUDE DEUX FEMMES EN OR LE TEMPS D'UNE CHASSE LA MORT D'UN BÛCHERON LE PARTY LES DERNIÈRES FIANÇAILLES J'A MARTIN PHOTOGRAPHE
LES FLEURS SAUVAGES LE DERNIER HAVRE À TOUT PRENDRE DEUX FEMMES EN OR MON ONCLE ANTOINE LE TEMPS D'UNE CHASSE ROJEANNE PADOVANI
JÉSUS DE MONTRÉAL GINA CORDÉLIA LES BONS DÉBARRAS CONTRECŒUR LES PLOUFFE MARIA CHAPDELAIN LA FEMME DE L'HÔTEL LE MATOU LES
FOUS DE BASSAN LES PORTES TOURNANTES LES TISSERANDS DU POUVOIR 1 ET 2 DANS LE VENTRE DU DRAGON ÉOLO LA FLORIDA CAMION TOURMENTE UN
ZOO LA NUIT TIT-COQ PARTIS POUR LA GLOIRE JE SUIS LOIN DE TOI MIGNONNE LES PLOUFFE BONNEUR D'ACCACON LES PORTES TOURNANTES LE
GRAND ROCK LA GAMMICK MARIO REQUIEM POUR UN BEAU SANS-CŒUR MONICA LA MITRAILLE LE PAGE AMÉRICAIN LA VIE HEUREUSE DE LÉOPOLD Z
MON ONCLE ANTOINE LES SMATTES LE TEMPS D'UNE CHASSE BINGO LA GAMMICK L'ÂGE DE LA MACHIN CONTRECŒUR LA FEMME DE L'HÔTEL LA
FLORIDA CAMION L'EAU CHAUDE L'EAU FRETTE UNE HISTOIRE INVENTÉE CAFFÈ ITALIA BULLDOZER LA TÊTE DE NORMANDE ST-ONGE LES BONS DÉBARRAS
LA FEMME DE L'HÔTEL LA DAME EN COULEURS LES FOUS DE BASSAN LÉOLO PUDDING CHÔMEUR LE SURVENANT RABINE LA PETITE AUBRE L'ENFANT
MARTYRE LES SMATTES QUELQUES ARPENTS DE NEIGE BINGO LES ORDRES LUCIEN BROUILLARD LES TISSERANDS DU POUVOIR OCTOBRE YUL 871 LES
SMATTES QUAND JE SERAI PARTI VOUS VIVREZ ENCORE 15 FÉVRIER 1839 MAURICE RICHARD MARIA CHAPDELAIN LE PÈRE CHOPIN LA FORTERESSE UN
HOMME ET SON PÉCHÉ LE GROS BILL LES LUMIÈRES DE MA VILLE LA PETITE AUBRE L'ENFANT MARTYRE SÉRAPHIN LE ROSSIGNOL ET LES CLOCHES CŒUR
DE MAMAN TIT-COQ LES BONS DÉBARRAS LES FOUS DE BASSAN SEUL OU AVEC D'AUTRES À TOUT PRENDRE LE CHAT DANS LE SAC ENTRE LA MER ET L'EAU
DOUCE POUSSIÈRE SUR LA VILLE LA CHAMBRE BLANCHE MON ONCLE ANTOINE NÔ LES BÛCHERONS DE LA MANOUANE KAMOURASKA LE DERNIER
HAVRE LES FOUS DE BASSAN CAP TOURMENTE LES BRÛLÉS POUR LA SUITE DU MONDE LES SMATTES LE TEMPS D'UNE CHASSE BULLDOZER UN ZOO LA
NUIT CAMION LES FESTIN DES MORTS ENTRE LA MER ET L'EAU DOUCE LE TONNERRE ROUGE POUR LA SUITE DU MONDE TIENS-TOI BIEN APRÈS LES
BRÛLÉS À PAPA J'AI MON VOYAGE! Y A TOUJOURS MOYEN DE MOYENNER! LES AVENTURES D'UNE JEUNE VEUVE LES ORDRES TIT-COQ DOUGAS UNE
AMIE D'ENFANCE CORDÉLIA DEUX FEMMES EN OR VALÉRIE L'INITIATION YUL 871 LA CUISINE DOUGAS LES PLOUFFE JÉSUS DE MONTRÉAL LES BRÛLÉS

LES
IMAGES
QUE
NOUS
SOMMES

60 ANS DE CINÉMA QUÉBÉCOIS

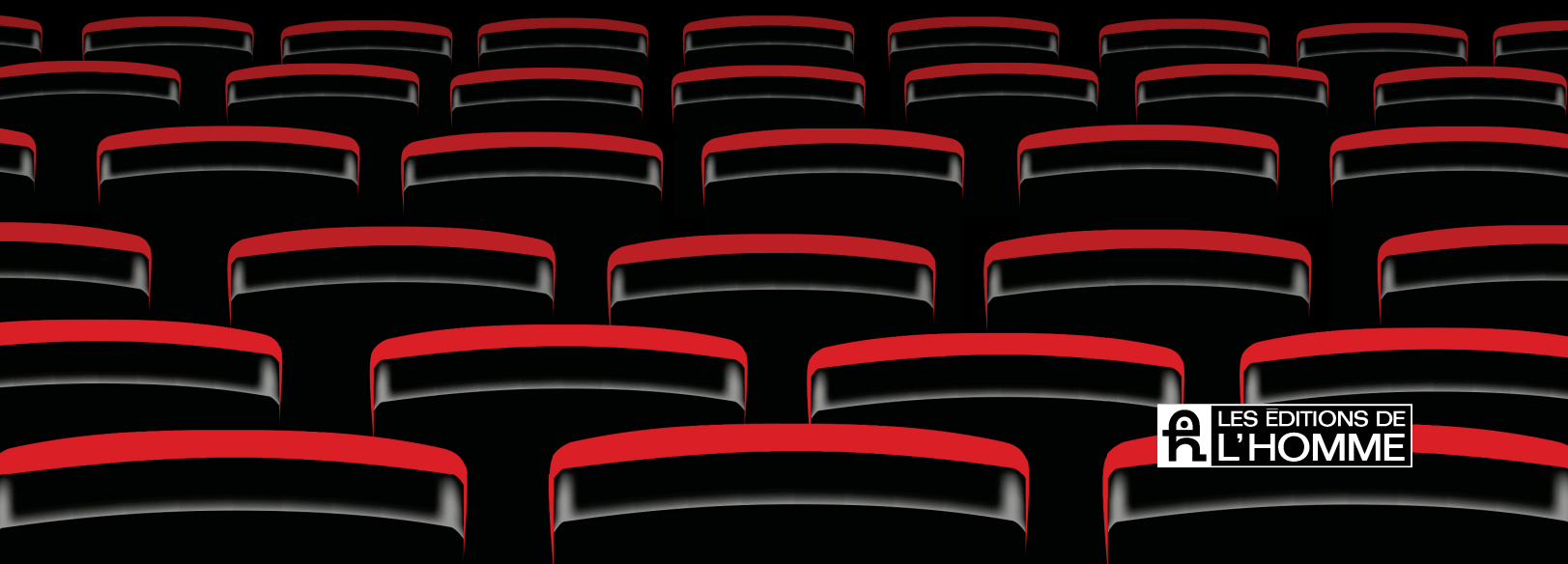


TABLE DES MATIÈRES

| | | | |
|------------|---------------------------------|------------|---------------------------------|
| 6 | Préambule | | |
| 8 | Avant de commencer... | | |
| 12 | De l'Export « A » à la Gauloise | 134 | L'hôtel et la boisson |
| 22 | Les soutanes | 144 | La petite bouteille brune |
| 34 | Le cheval et la barque | 148 | La tradition du film fin |
| 48 | Les pauvres | 158 | L'homme en colère |
| 52 | La révolution du drap contour | 170 | Petit soldat |
| 62 | L'homo bungalow | 174 | Beaux bandits |
| 66 | Les voies du rêve | 188 | La folie |
| 76 | Terre noire | 200 | La danseuse nue |
| 88 | Le gros orignal | 206 | Nous ne sommes pas des Sauvages |
| 94 | Parler québécois | 216 | Le spaghatte |
| 106 | Baroque et drôle | 220 | Les amours libres |
| 118 | La marde | 232 | Partir, voilà ! |
| 122 | L'amour, le grand | 246 | La messe de minuit |
| | | 250 | Toutes les femmes |
| | | 266 | Liste des films illustrés |
| | | 268 | Remerciements |

PRÉAMBULE

Le sociologue Edgar Morin, avec une grande justesse, a qualifié le cinéma de « miroir anthropologique », d'« archives d'âme ». Ces archives de l'âme québécoise, il nous est venu à l'idée de les montrer à des gens qui sauraient les contempler avec les yeux de l'âme. Pas le coup d'œil épilucheur d'un critique, ni le point de vue étriqué d'un clan, ni celui, encyclopédique, d'un dictionnariste, mais plutôt le regard sensible et distancié de l'anthropologue : les yeux de Serge Bouchard.

Il y a cinq ans naissait *Éléphant* : mémoire du cinéma québécois, l'extravagant projet de Pierre Karl Péladeau, une œuvre philanthropique de Québecor dont le but était de numériser, restaurer et rendre accessible au public tout le répertoire du cinéma québécois de long métrage. Au-delà de deux cents films ont ainsi été redonnés au public. Trente millions d'images ! Un surprenant miroir qui nous révèle à nous-mêmes de façon authentique, tendre et parfois cruelle.

Comme les losanges du kaléidoscope de Schopenhauer, ces images, innombrables petits tableaux colorés, ne racontent pas nécessairement du nouveau mais, à chaque tour, les mêmes éléments humains et les mêmes actions forment une configuration différente de notre société, une figure que l'œil de chacun peut, dans la lorgnette, interpréter à sa guise. Notre cinéma est cet instrument de merveilles que nous avons confié à Serge Bouchard.

Chaque tour proposait à son regard de nouvelles combinaisons, l'envoyait sur des pistes inédites, proposait à sa plume de clairvoyantes observations, des pensées fines, habiles, souvent étonnantes, attendries aussi.

Non, il n'a pas vu tous les films du répertoire Éléphant, ni tous les films de ces premières soixante années de cinéma québécois ; il en eût été gavé, et pareil engraissement eût suffoqué à coup sûr toute inspiration ! Mais son inventaire est impressionnant ; il s'est trouvé dans son kaléidoscope un échantillonnage suffisant de tableaux pour qu'il puisse, dans son style percutant, en tirer les réflexions très personnelles contenues dans cet ouvrage.

Toutes les images du livre sont extraites de films restaurés par Éléphant. Épiant le regard de Serge, nous les avons choisies sans jamais cesser de nous émerveiller devant le talent de ceux qui les ont créées : les réalisateurs, les directeurs photo, et les acteurs et actrices du cinéma québécois.

CLAUDE FOURNIER
MARIE-JOSÉ RAYMOND

AVANT DE COMMENCER...

C'est l'histoire de l'éternel pigiste qui accepte un contrat curieux : visionner en quelques mois le plus grand nombre possible de films québécois tournés entre 1940 et 2000, afin de porter son regard d'anthropologue sur notre société. Je n'ai pas sollicité ce redoutable travail, je n'ai pas passé d'audition ni entrepris quoi que ce soit qui ressemblerait à une démarche intéressée. Bien au contraire, lorsque le directeur des Éditions de l'Homme m'a approché pour me présenter le projet, ma réaction première fut de refuser. *Trop de travail... trop difficile... le cinéma n'est pas mon premier sujet... j'ai d'autres livres en chantier...* La liste est longue des raisons que j'avançai pour ne pas me lancer dans ce... D'ailleurs, dans quoi ? En fait, j'avais le vertige devant l'immensité du défi.

En acceptant de rencontrer Marie-José Raymond et Claude Fournier, ces beaux fous du cinéma, ces gardiens de nos images, j'étais fait : ils m'ont ouvert la porte de leur monde et, baissant ma garde, j'y suis entré. Mais je n'y entrais pas seul. Depuis quelques années, Marie-Christine Lévesque et moi écrivons régulièrement à quatre mains – le fait d'être compagnons de vie ajoute au travail un peu d'agrément, sinon beaucoup. Au moment de la proposition, nous étions d'ailleurs à la rédaction d'un ouvrage ; nous l'avons mis entre parenthèses pour pouvoir honorer le cinquième anniversaire du projet Éléphant. Et voilà, nous avons plongé ensemble, comme plongent les âmes irréflechies.

Nous avons vu cent films, plus ou moins. Pure folie, mais quelle saga ! Car regarder des longs métrages en série, et dans un temps compressé, vous travaille l'imaginaire. Ce livre ne constitue pas une revue exhaustive de la filmographie québécoise. Et à quelques exceptions près, nous n'avons jugé de la valeur d'aucune œuvre en particulier. Chaque film donne à penser, un point c'est tout. D'ailleurs, avec le temps, tout film devient un témoignage ethnographique d'une grande valeur. Sans le vouloir, contre ses intentions initiales parfois, il se transforme en un authentique artéfact, révélateur des sens et des signes d'une époque ; une pièce témoin, un sujet parlant. Rattacher ce discours à un autre discours, recoller les morceaux et les bribes, revisiter des séquences et des mondes, voilà la nature de la chose.

Ce corpus partiel est quand même prégnant quand il s'agit de retracer la grande aventure de la société québécoise durant une période cruciale de son histoire. Les cinéastes – en très grande majorité des hommes, comme si la caméra avait échappé à cette moitié féminine de nous-mêmes – ont eu leurs lubies, leurs folies parfois, ils ont navigué dans des eaux souvent troubles. Cette société n'en est plus là, elle a évolué, pris de l'aplomb, elle s'est libérée de ses complexes et aliénations, mais quelle émotion que de regarder un peu en arrière. Nous pouvons voir ce qui a obsédé nos cinéastes, apercevoir au passage, également, tous les champs qu'ils ont échappés et

laissés en friche. Car ce qui n'a pas été filmé en dit autant que ce qui a été filmé. Là-dessus, vous noterez le grognement sourd et continu de l'anthropologue qui aurait tant aimé voir ses paysages et ses camions, ses grandes routes et ses amis amérindiens, des pans entiers de notre histoire, mieux représentés.

Malgré tout, le cinéma québécois a accompli un véritable miracle culturel. Avoir fait tant de films, s'être exprimé si vigoureusement et avec une telle persistance au cours des ans est un exploit phénoménal. Entre *La forteresse* (1947) et *Le violon rouge* (1998), il s'est passé un demi-siècle d'apprentissage, d'expérimentation et de mûrissement. Ce n'est pas un hasard si les métiers du cinéma sont à ce point maîtrisés par les Québécois d'aujourd'hui. Et le visage parfois glauque de notre monde n'est pas le seul que nous ayons vu sur grand écran ; rassurons-nous, il y en a d'autres. La société québécoise est aussi une société sensible, un monde de compassion, un univers extrêmement grouillant de créativité. Nous avons ri, nous avons aimé, désaimé, nous avons rêvé, déchanté. Notre cinéma en rend bien compte.

Il y a plus. Ce cinéma célèbre notre différence, il est à la fois à la source et au sortir de ce combat pour littéralement créer et nourrir une culture, une langue, une expression originales. Par bien des bouts, il nous rattache à la communauté universelle des humains, tout en éclairant notre rapport

particulier au monde. À chaque tour de manivelle, comme on disait autrefois, on accumule les traits et les portraits. La somme est un atlas incantatoire, le récit mythique de la marche d'un monde ; le chemin parcouru. Et juste ce chemin vaut d'être revisité. D'ailleurs, le génie de notre cinéma consiste en premier lieu à simplement être là, sur le front de notre culture collective. Une immense responsabilité historique dont nous nous acquittons fort bien.

Les deux auteurs de ce livre vous présentent le journal de leur voyage extrême aux pays des images déjà anciennes de ce que nous avons été. Au terme d'un visionnement aussi intensif, on ressent une sorte de profonde affection pour ce style, ces histoires, ces imaginations. Le cinéma québécois est une bibliothèque précieuse, et il n'en tient qu'à nous de la fréquenter et de l'honorer. Nous avons traversé un océan de mémoire, vécu de grandes émotions, nous avons été touchés, remués, choqués, brassés dans tous les sens. L'expression « montagnes russes » conviendrait pour qualifier ce périple dans les dédales de l'imaginaire québécois.

Mais cela en valait bien toutes les peines.

SERGE BOUCHARD



DE L'EXPORT «A» À LA GAULOISE

Volutes et circonvolutions du « je » québécois

« ET SI JE M'ALLUMAIS UNE GAULOISE ET CHANGEAIS MON ACCENT ? »

MON PÈRE FUMAIT DES EXPORT « A », il aimait le jazz, la ville de New York, la boxe. Il n'a jamais récité le chapelet en famille, ni fait un chemin de croix après avoir couché avec une inconnue ; il m'encourageait plutôt à découvrir les plaisirs du sexe avec ma voisine. Mon père n'était pas allé à l'école, il parlait bien français et anglais, il baragouinait même une espèce d'italien, ce fut un être libre de sa naissance à sa mort. Chauffeur de métier, il respirait la mentalité des routiers. Ce n'était pas le genre d'homme à s'écraser devant un patron : « Si ça fait pas l'affaire ici, ça va faire l'affaire ailleurs, y aura toujours une place pour un bon chauffeur. » Mon père était un rêveur impénitent, il carburait autant à l'imaginaire qu'au diesel. Il avait six frères, tous des beaux hommes comme lui. Trois d'entre eux furent des héros de la Seconde Guerre, dont un qui fut tué en Italie. Les frères Bouchard furent de grands camionneurs pour la Golden Eagle, la Broklesby et la Texaco, ils furent des chauffeurs d'autobus pour la compagnie Provinciale, ils furent policiers, tenanciers de « barbottes », joueurs de billard professionnels. Tous firent ce qu'ils avaient à faire pour la suite du monde.

CES BATAILLEURS ET CES CONTEURS, ces belles pièces d'homme tout en orgueil et en solides humeurs, je ne les retrouve pas dans notre représentation de la société québécoise des années 1950 et 1960 du siècle dernier. Et je ne dis rien de ma mère, digne fille de sa mère et de sa grand-mère, une femme belle, une rebelle qui ne s'est jamais agenouillée devant l'Église. Ma mère maudissait la religion, festoyait à la mort des papes ; elle aurait volontiers emprisonné Duplessis ; elle nous enseignait le principe de l'exploitation de l'homme par l'homme, en 1955, dans un logement pauvre de l'est de Montréal. Cette femme cynique espérait et agissait. « Pauvreté

SEUL OU AVEC D'AUTRES

Denys Arcand, Denis Héroux,
Stéphane Venne – 1962

À TOUT PRENDRE

Claude Jutra – 1963

LE CHAT DANS LE SAC

Gilles Groulx – 1964

ENTRE LA MER ET L'EAU DOUCE

Michel Brault – 1967

POUSSIÈRE SUR LA VILLE

Arthur Lamothe – 1968

LA CHAMBRE BLANCHE

Jean-Pierre Lefebvre – 1969



n'est pas excuse », disait-elle, le nez en l'air. Cette tradition athée, contes-taire, féminine, je ne la retrouve pas non plus dans la représentation de l'histoire récente de ma société. La chronique officielle a simplement oublié ces têtes fortes, conscientisées et résistantes, qui firent de l'éducation de leurs enfants leur cheval de bataille et leur revanche sur la vie.

IL VA SANS DIRE, je ne me suis pas davantage identifié à la « libération » intellectuelle des années 1960. Nos nouveaux penseurs surfaient alors sur la crête de la Nouvelle Vague française : ils avaient vu les films de Truffaut, Godard, Chabrol et les autres, ils découvraient les possibilités offertes par le cinéma direct. Sur le mode expérimental, ils ont mis les caméras au service de leurs premières impressions. Qui suis-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? De cet exercice de liberté est né notre « je » : un « je » québécois perplexe, étouffé dans l'œuf, un petit ego qui aurait manqué d'oxygène à la naissance.

À TOUT PRENDRE, un des premiers films du genre, témoigne de cet accouchement douloureux. Qu'il est difficile d'être, qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile d'agir... surtout quand on est un Canadien français ! Claude, personnage autofictif joué par le réalisateur lui-même, parle une langue que personne ne parle, un français pointu et mal assuré qui est aussi sur-réaliste que le latin aux enterrements. Sa Gauloise aux lèvres, il cogite, il prêchouille et prêchasse, dans une sorte d'oisiveté prétentieuse. Mal à l'aise avec le travail, l'amour, les femmes, le sexe, le pays, la paternité – ce qui fait beaucoup –, il remplit le creux de sens qui l'habite avec des mots. « Putain, qu'est-ce que j'ai, merde ! Je ne suis pas mal, mais j'ai envie

■
À tout prendre

Claude Jutra, Johanne Harelle

Seul ou avec d'autres

Marie-José Raymond,
Pierre Létourneau

de faire quelque chose, prouver quelque chose de violent... avoir mal, n'importe quoi. » Le spectateur est très vite persuadé que ces flots de paroles ne conduiront nulle part ailleurs qu'aux berges de l'inaction et de l'irresponsabilité.

DE FAIT, ILS CONDUISENT AU NÉANT. « Moi, 18 mai. » Claude a dessiné le ventre de Johanne, son amoureuse, et à l'intérieur du ventre, un petit point pour l'enfant à naître. *Son* enfant. « Une simple transplantation de moi-même », affirme-t-il, comme si les bébés se fabriquaient tout seuls. Son directeur de conscience l'avertit du danger : « Il faut que tu saches ce qu'est la femme... Pour moi, c'est une roublarde... toujours la convoitise ! » Deux cents dollars plus tard – sa contribution pour l'avortement, jetée dans une enveloppe et postée avec soulagement –, Claude est de nouveau libre. Mais que faire de cette liberté, de ce « moi » désengagé ? Se jeter au bout du quai ? Prendre l'avion pour quelque part ? « On est écœuré à perpétuité... On va à Paris pour soulager son mal... Tiens, y a longtemps que j'ai pas vu le musée Grévin ! » Le temps ayant fait son œuvre, Johanne écrit à Claude qu'elle va mieux et conclut : « Tu n'as laissé aucune trace. » Je serais tenté – mais je n'oserai pas – dire la même chose de ce film-culte qui marquait l'entrée difficile du cinéma québécois dans la modernité.

DANS LA VEINE DE CES BEAUX FILMS EN NOIR ET BLANC – car la caméra de Michel Brault fait tout de même des images superbes et les filles y sont aussi jolies que les garçons sont insupportables –, *Seul ou avec d'autres* témoigne des questionnements de nos premiers intellectuels affranchis du joug de Dieu. Le titre appartient à la culture du confessionnal. « Le plaisir





Il y a cinq ans naissait **ÉLÉPHANT**, mémoire du cinéma québécois, vaste projet philanthropique dédié à la restauration, à la numérisation et à la diffusion de l'ensemble des longs métrages d'ici. Depuis son lancement en novembre 2008, des centaines de films de fiction ont été restaurés et numérisés. Au total, c'est plus de 1 000 longs métrages qui seront reportés sur support numérique.

Toujours en quête d'identité, butant et rebondissant sur son mal de vivre, notre société n'a jamais cessé de se surpasser, de vaincre ses complexes et de faire son cinéma. Film après film, elle a tenté de trouver sa juste place dans sa propre histoire. Tout au long de cet ouvrage, l'anthropologue Serge Bouchard débusque, pour mieux les mettre en relation, les images fortes de ces productions issues des soixante premières années du cinéma québécois (1940-2000). Il pose un regard attentif sur des œuvres brodées de nos travers, de nos faiblesses, mais aussi de notre humour, de notre inventivité ; il nous tend un miroir. *Les images que nous sommes* est un ouvrage splendide à la mémoire des personnages, des artisans et des histoires qui ont marqué la cinématographie québécoise. Un livre qui nous rappelle à nous-mêmes et témoigne du chemin que nous avons parcouru.

Serge Bouchard est anthropologue, écrivain, homme de radio et conférencier. Animateur de la mémorable série *De remarquables oubliés*, il est également à la barre de l'émission *Les chemins de travers* depuis 1998. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont *C'était au temps des mammoth laineux*.

